

C'EST À DES NOCES QUE JE VAIS... Approches littéraires de l'Assomption de Marie

« *C'est à des noces que je vais* ». Ce vers du poète GuilleVIC¹ exprime avec force et concision l'essentiel de ce que signifie l'Assomption de Marie. Cette fête célèbre en effet la grande affaire d'une rencontre qui enfin s'accomplit. Le glorieux accueil que Marie, au-delà de la mort, reçoit dans le royaume attendu, scelle l'alliance entre le ciel et la terre. Il constitue les prémisses de l'accueil que tout être humain recevra à son tour.

Lorsque nous célébrons la fête de l'Assomption, il s'agit d'abord de Marie, et de son destin singulier, mais il s'agit aussi du destin de toute femme, de tout homme : *c'est à des noces que nous allons*. Dans la Bible et la liturgie, nombre d'images évoquent cette perspective, mais la dynamique d'alliance trouve son expression privilégiée dans la métaphore des noces : ainsi le fameux Cantique des Cantiques, ainsi les ‘épithalamies’ (chants de noces) ou oracles de divers prophètes. Avec la Bible, le croyant dit et répète en sa prière, en son désir : *c'est à des noces que je vais*. Cet appel est inscrit en nos racines. Nous sommes tous des *invités aux noces*. C'est vers des noces que nous nous dirigeons, noces auxquelles nous aspirons de toutes les fibres de notre être.

1. GUILLEVIC, *Terre à bonheur*, p. 21.

En ces pages, je me propose de lire successivement un sermon liturgique de Guéréric d'Igny (12^e siècle), un poème de Marie Noël (début 20^e) et quelques poèmes contemporains de François Cheng et Gilles Baudry. En laissant s'éveiller et jouer les résonnances, nous serons conduits en la profondeur de notre être, nous entrerons dans la dimension nuptiale où s'accomplit la vie humaine.

1. Guéréric d'Igny : sermon 2 pour l'Assomption de Marie²

À sa mort, en 1157, Guéréric, père abbé de la communauté cistercienne d'Igny, laissait un corpus de 54 sermons pour l'année liturgique. Parmi ces sermons de grande qualité littéraire et spirituelle, nous trouvons de véritables joyaux, dont celui-ci consacré à l'Assomption de Marie. Guéréric donne à l'événement évoqué par la liturgie la forme d'un dialogue théâtral. Pour mettre en valeur cet aspect, je me suis permis une mise en page du texte pareille à celle d'une pièce de théâtre.

Chaque lecteur remarquera que deux citations du Cantique des Cantiques, ce grand poème placé au cœur de la Bible, donnent au récit sa cohérence et sa tension. Pour aider visuellement le lecteur, je les ai imprimées en lettres majuscules. De même j'ai souligné (en italique et gras) les allusions à cet autre poème qu'est le psaume 44. Ainsi nous percevrons mieux la trame biblique qui porte et structure d'un bout à l'autre le sermon : Guéréric ne fait rien d'autre que de laisser jaillir de manière toute personnelle ce que lui inspire la Bible telle qu'elle affleure dans la liturgie de la fête.

* * *

2. Sermon 2 pour l'Assomption, dans Guéréric d'Igny, *Sermons pour l'année liturgique*, lus par Bernard-Joseph Samain, Cerf, 2011, p. 201-210. On peut trouver le texte complet, latin et français, dans le volume des Sources Chrétiennes, Guéréric d'Igny, *Sermons, II*, Cerf, « Sources Chrétiennes » 202, p. 428-441.

**FILLES DE JÉRUSALEM, ALLEZ ANNONCER À MON BIEN-AIMÉ
QUE JE SUIS MALADE D'AMOUR (Ct 5,8).****AVERTISSEMENT**

(§ 1.) Ces paroles que nous avons chantées cette nuit, je vais examiner comment elles pourraient s'appliquer à l'Assomption de la bienheureuse Marie. Je le ferai en utilisant ce genre littéraire qu'emploient parfois non seulement les auteurs profanes, mais également les auteurs chrétiens, surtout quand ils commentent le Cantique des Cantiques, d'où ces paroles sont tirées. Ce genre littéraire, en effet, tout en respectant la vérité, se permet une relative liberté. [...] On ne cherche pas tant à rapporter l'exactitude des actes et des paroles, on montre plutôt la manière dont les choses ont dû se passer : les actes et les paroles que le récit présente, même s'ils n'ont pas été vécus tels quels, il n'est pourtant pas absurde de les tenir pour vraisemblables, et même de penser qu'ils correspondent bien aux dispositions intimes des personnages.

LE NARRATEUR

Marie, sur le point de quitter son corps, était étendue sur sa couche, comme l'exige l'humaine faiblesse. Cependant, les filles de la Jérusalem d'en haut, c'est-à-dire les anges, sachant que c'est par les hommages rendus à la mère que l'on se concilie les bonnes grâces du fils, rendaient visite avec beaucoup d'empressement et de zèle à leur Dame, Mère de leur Seigneur. Non seulement ils avaient pris une apparence humaine, mais ils conformaient aussi leurs paroles aux sentiments et aux usages des hommes. Il est donc possible qu'aussitôt après l'avoir saluée comme il convient, ils lui aient tenu à peu près ce langage :

LES ANGES

(§ 2.) Que se passe-t-il, je t'en prie, ma Dame, pour que tu sois ainsi souffrante et languissante ? D'où vient donc que tu sois accablée d'une tristesse et d'un abattement

inaccoutumés, et que tu n'ailles plus depuis deux jours, comme c'était ton habitude, revoir ces lieux saints dont la contemplation nourrissait ton amour ? Voici déjà plusieurs jours que nous ne t'avons pas vue gravir le rocher du Calvaire afin d'y arroser de tes larmes l'emplacement de la croix, ni, au sépulcre de ton Fils, adorer la gloire de sa résurrection, ni, au Mont des Oliviers, baisser les dernières traces de ses pieds au moment de son ascension. [...]

LE NARRATEUR

(§ 3.) Les anges donc lui demandaient pourquoi elle s'abstenait maintenant de ces visites et demeurait constamment allongée.

MARIE

— *JE SUIS MALADE* (Ct 5,8).

LES ANGES

— Quoi ? Tu es malade ? Comment la maladie a-t-elle pu trouver place dans ton corps, où la Santé du monde a habité si longtemps ? Du corps de ton noble Fils sortait une force qui les guérissait tous, au point que la frange de son vêtement a guéri l'hémorroïsse. Et toi qui l'as porté si longtemps dans tes entrailles, sur ton sein, sur tes genoux, comment après cela la moindre infirmité, la moindre maladie, a-t-elle pu ne serait-ce qu'approcher de toi ?

MARIE

— Vous ne devez pas en être surpris, si vous vous souvenez de la condition qui fut celle du corps même de mon Fils. Ce Fils, quelle fut sa faiblesse, à quelles extrémités il a été réduit – par sa volonté, il est vrai –, je le sais bien, moi qui l'ai nourri dans mes entrailles, allaité de mes mamelles, réchauffé sur mon sein. Et je n'ai pas vu seulement les besoins de sa petite enfance, mais ceux aussi des autres âges de sa vie, et j'y ai pourvu autant que j'ai pu. Pour finir, et non sans éprouver là ma propre passion, j'ai eu sous les yeux les

outrages et les tourments de sa passion et de sa croix ; chacun d'eux m'apprenait combien est vrai ce qu'avait dit de lui notre Isaïe : « En vérité, il a pris sur lui nos maladies et il a porté nos douleurs ».

Pourquoi donc me plaindrais-je de ce qu'il n'a pas accordé à mon corps ce qu'il n'a pas donné au sien ? Je ne suis pas si délicate ou orgueilleuse que je ne puisse ou ne veuille souffrir une toute petite partie seulement de ce que lui a accepté de souffrir. Et lui, il a souffert de par sa volonté miséricordieuse ; moi, c'est par nécessité de nature.

Assurément, la santé est une chose, la sainteté une autre. Il a donné à mon corps la sainteté par le mystère de la conception de son corps ; il a promis qu'il lui donnera la santé, à l'exemple de la résurrection de son corps.

Enfin, pour que vous soyez moins surpris de me voir atteinte par la maladie, sachez que *JE SUIS MALADE D'AMOUR* (Ct 5,8). Je suis malade plus par impatience d'amour que par douleur pâtie ; je suis plutôt blessée par la charité qu'accablée par l'infirmité.

LES ANGES
[tournés vers Marie]

— (§ 4.) Hélas, comme ont été fréquentes, ou plutôt continuelles tes causes de souffrances !

[tournés vers Jésus]

— Bon Jésus, comment se fait-il que ta Mère que voici, après t'avoir mis au monde, n'a presque jamais été sans souffrance ? D'abord elle a langui de crainte, puis de douleur, et maintenant c'est d'amour. [...] Comment se fait-il, ô bon Jésus, que toi, le fruit de la joie souveraine, tu aies été pour elle cause d'un si long martyre, de sorte que tant de glaives si aigus n'ont cessé de transpercer son âme qui t'est si chère ?

[tournés vers Marie]

— Mais de grâce, Dame, que désires-tu que nous fassions pour toi ? Veux-tu que du moins Gabriel, initié au même mystère que toi, demeure ici pour t'assister et te servir, lui qui dès le commencement fut jugé digne d'être envoyé comme confident et ministre du mystère qui devait s'accomplir en toi, et gardien aussi de ta chambre secrète ?

MARIE

— Ce n'est pas nécessaire. Il me suffit d'avoir près de moi mon compagnon vierge, ce nouvel ange revêtu de chair, je veux parler du disciple que Jésus aimait. Mon Fils m'a laissée héritière de l'affection que Jean avait pour lui, quand sur la croix il me l'a confié et m'a confiée à lui. [...]

LES ANGES

— Mais nous, en quoi pouvons-nous t'être utiles ?

MARIE

— *FILLES DE JÉRUSALEM, ALLEZ ANNONCER À MON BIEN-AIMÉ QUE JE SUIS MALADE D'AMOUR* (Ct 5,8). Il sait, lui, quel remède peut guérir mon mal.

LES ANGES

— (§ 5.) Mais tu sais bien que, même s'il connaît tout, il interroge sur bien des choses comme s'il ne les connaissait pas. Si donc il nous demande quel est ce remède que tu souhaiterais voir appliqué sur ta blessure, que lui répondrons-nous ?

MARIE

— Vous êtes les compagnons de l'Époux, et Gabriel, ici présent, est le cérémoniaire de mes noces. Je ne crois donc pas devoir vous cacher mon secret d'amour ; je vous dirai seulement, pour ne pas être accusée de témérité, que

j'ambitionne là une faveur qui me dépasse : *Qu'il me baise du baiser de sa bouche* (Ct 1,1).

Si j'avais conscience d'avoir commis quelque faute, je me contenterais, avec Marie-Madeleine, du baiser des pieds ; c'est là que s'obtient le pardon des péchés. Mais parce que, pour toute ma vie, mon cœur ne me reproche rien, je crois pouvoir sans présomption demander la grâce des joies que procure le baiser de la bouche.

Et pourquoi m'accuserait-on de présomption, si je lui réclame cette bouche que lui-même s'est formé de moi, lui qui est à la fois créature et Créateur ? Quand je le tenais, petit enfant, dans mes bras, chaque fois que je désirais baisser *le plus beau des enfants des hommes* (Ps 44,3), j'en avais toute liberté ; jamais il ne détournait son visage, jamais il ne repoussait sa Mère. Et s'il m'arrivait peut-être dans l'ardeur de mon désir d'être trop impatiente, lui cependant, à son habitude, se prêtait à la volonté de sa Mère. Il mettait sa joie à la remplir de *la grâce qui était répandue sur ses lèvres* (Ps 44,3) et de la douceur dont il était tout entier rempli. [...]

Mon Fils déclare en parlant de lui-même : « Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif ». C'est pourquoi, plus j'ai trouvé douce la grâce répandue sur ses lèvres, plus je la redemande maintenant avec ardeur. Il est vrai qu'il a grandi en gloire et majesté, mais il n'a rien perdu de la douceur et de la bonté qui lui sont naturelles [...]. Il ne méprisera pas la Mère qu'il a choisie, il n'annulera point, par une nouvelle sentence, son choix éternel.

GABRIEL
[tourné vers Marie]

— (§ 6.) Ne crains pas, Marie, tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Même de la part des autres créatures, qui te sont bien inférieures, l'audace de ce désir et de cette demande ne lui déplaît jamais. Il ne tient jamais pour excessif ou

irrespectueux à son égard ce qu'ose envers lui l'amour, pourvu qu'il soit authentique.

[tourné vers ses compagnons]

— Allons, partons, car nous semblerions nuire au Fils lui-même, si nous retardions la gloire de la Mère.

LE NARRATEUR

Les anges retournent donc auprès de leur Seigneur et lui rapportent tout cela.

JESUS

[tourné vers les anges]

— C'est moi qui ai demandé aux enfants d'honorer leur père et leur mère. Pour faire ce que j'ai moi-même enseigné et servir ainsi d'exemple aux autres, je suis descendu sur la terre afin d'honorer mon Père. De même, afin d'honorer ma Mère, je suis remonté au ciel. Oui, je suis monté et je lui ai préparé une place, un trône glorieux, afin que *la Reine siège avec le Roi, à sa droite, couronnée, vêtue d'or et de tissus multicolores* (Ps 44,10). Je ne veux pas dire par là qu'un trône à part sera disposé pour elle, car elle-même sera bien plutôt mon trône.

[tourné vers Marie]

— *Viens donc, ma choisie, et je placerai en toi mon trône.* En toi j'établirai pour ainsi dire le siège de ma royauté : c'est à partir de toi que je rendrai mes jugements, c'est par toi que j'exaucerai les prières.

Personne ne m'a davantage servi au temps de mon abaissement ; il n'est personne que je veux servir davantage dans ma gloire. Tu m'as communiqué, entre autres choses, ce qui me donne d'être homme : je te communiquerai ce qui me donne d'être Dieu.

Tu me demandais le baiser de ma bouche. Ce n'est pas assez, tout entier je t'embrasserai toute entière : je n'appliquerai pas mes lèvres sur tes lèvres, mais mon esprit sur ton esprit, dans un baiser éternel et indissoluble. Car *j'ai désiré ta beauté* (Ps 44,12) avec plus d'ardeur encore que toi la mienne, et je ne m'estimerai pas assez glorifié tant que tu ne seras pas toi-même avec moi dans ma gloire.

LE CHŒUR DES ANGES

— Gloire à toi, Seigneur Jésus !

L'ASSEMBLÉE DES FIDÈLES

— Gloire à toi, Seigneur Jésus !

* * *

Les mots de Gabriel, au début du § 6, sont de la plus haute importance et donnent la clé du sermon : c'est au nom de toute la race humaine que Marie vit la rencontre avec Dieu. La Bible chante le désir, le désir de Dieu pour sa créature et le désir de la créature pour son Dieu. La Bible raconte l'histoire de la rencontre de ces deux désirs. La fête de l'Assomption célèbre l'exaucement de ce désir en la personne de Marie. Mais Marie n'est jamais isolée de ses frères et sœurs humains, elle est la figure de proie qui marche devant nous et que nous suivons, appelés que nous sommes à partager comme elle et avec elle une même communion avec notre Créateur. L'amour nous donne l'audace d'exprimer un même désir qui ne déplaît en rien à Dieu, au contraire c'est son désir premier qui éveille notre désir. L'Assomption de Marie est anticipation et promesse de l'assomption finale de toute créature. Guérin le suggère avec force, en son langage biblique et liturgique.

2. Marie Noël, *Assomption*³

Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir la même conviction chez Marie Noël, mise en scène dans un poème intitulé précisément « Assomption ». Elle n'y parle nullement de Marie, mais d'une simple femme, pauvre entre les pauvres, et pourtant celle-ci connaît un accueil semblable à celui de Marie. Elle est attendue dans la lumière auprès de Dieu. Et pour le suggérer, Marie Noël emploiera les mêmes images que Guerric : une alliance dans l'amour, scellée par un baiser, élève la bien-aimée au rang de reine. Ce n'est pas que Marie Noël ait lu le sermon de Guerric et s'en soit inspirée, c'est tout simplement qu'elle est nourrie comme lui de la même sève biblique et liturgique, qui sans cesse affleure sous sa plume.

Le poème, d'une dizaine de pages, se divise en trois parties, en trois actes. L'acte premier se déroule sur la terre, dans la grisaille de l'hospice où Fanny travaille comme humble servante. Nous entendons sa prière de pauvre, toute de consentement :

*Vous avez fait ce jour nouveau d'heures nouvelles
Pour l'amour de nous.
Ô mon Dieu, je les passerai telles que telles
Pour l'amour de vous.*

*Comme hier, comme avant, elles seront maussades,
Pleines jusqu'au bout
De l'humeur des vieillards, de l'odeur des malades,
Pleines de dégoût. [...]*

*Jadis, tant que j'ai pu, j'ai rempli mon office.
Pendant soixante ans,
J'ai trimé jour et nuit, sans sortir de l'hospice,
Près des impotents. [...]*

3. Poème rédigé en 1913, paru dans *Les Chants de la Merci* en 1930. Une édition de poche est parue en Poésie/Gallimard, 2003, p. 57-66.

*Ayez pitié, mon Dieu, d'une fille trouvée
Dans la rue un soir,
D'une pauvre servante à sa fin arrivée
Par un pur devoir ;

Et qui n'a pour parents pour amis, pour défense,
Que vous seul, Seigneur ! [...]*

L'acte II surprend par son cadre tout autre : nous sommes maintenant au Paradis, et nous y découvrons les anges tout en émoi : il se raconte qu'une reine doit arriver ! De qui donc s'agit-il ?

*Le Roi des rois attend une reine aujourd'hui. [...]
Notre Seigneur s'en va lui-même au-devant d'elle
Et, quand à mi-chemin il la rencontrera,
Il baisera son cher visage et montrera
Tout l'amour de son cœur à cette âme si belle.*

L'acte III chante la rencontre de la terre et du ciel. L'humble femme qui sur la terre « atteint son heure », nous la découvrons aussitôt pleinement accueillie dans la gloire du ciel.

*Dans la salle où s'éteint le jour bas de décembre,
Dans le frisson du soir qui tombe, dans l'air lourd,
La puanteur, l'ennui, dans la douleur qui sourd
De son corps gémissant et l'use membre à membre. [...]*

*Sans nul pour l'assister, nul pour la secourir,
Nul pour la rassurer, sans prêtre, sans hostie,
Sans qu'aucune âme en soit ici-bas avertie,
Fanny atteint son heure et se met à mourir. [...]*

LES ANGES

« *Viens, Fanny ! Viens ! Les fleurs ont fleuri. Sur l'année,
Le printemps a passé... mais tu ne l'as pas vu. [...]*

*Viens, Fanny ! L'espérance au cœur des jeunes filles
A chanté... Dans le tien tu n'as rien entendu.*

*Viens ! La joie est venue au-devant des familles.
 Tu n'as rien rencontré sur ton chemin perdu. [...]*

*Tu n'as rien eu, Fanny, rien que ta peine au monde,
 Ni foyer au dedans, ni soleil au dehors ; [...]*

*Tu n'as rien possédé, ni le temps de ta vie,
 Ni les pas de tes pieds, ni l'œuvre de tes mains.*

*Ni dans ton cœur le don d'une pauvre tendresse...
 Sur la terre, autrefois, tu vins à l'abandon,*

*De la terre, à présent, tu t'en vas en détresse.
 Tu n'as rien eu, rien, rien ! Pas même ton pardon...*

*Lève-toi maintenant dans tes haillons splendides !
 Viens, dans le dénuement de ton morne départ,*

*Viens, Fanny, prends les cieux, prends Dieu
 dans tes mains vides !*

Prends l'éternelle joie, ô femme, c'est ta part.

*Viens, pauvre de bon gré, viens, ô cœur sans révolte,
 Cœur soumis à la vie et soumis à la mort ;*

*Cœur patient, viens faire aujourd'hui ta récolte,
 À l'immense clarté qui de ton ombre sort.*

*Viens, pour que Dieu te parle et sous tes yeux opère,
 Ô simple, son secret, c'est toi qui le sauras...*

*Viens, viens, abandonnée ! Entre, ô fille sans père,
 Le baiser du Seigneur, viens, c'est toi qui l'auras...*

*Sur ta nuit, sur le feu de tes dernières fièvres,
 Sur tes sueurs, tes maux, tes charges, tes liens,*

*Sur tes larmes, dans l'ombre il a posé ses lèvres...
 Ô reine ! Ô bien-aimée ! Ô bienheureuse ! Viens !*

 Chez Marie Noël comme chez Guerric, un même élan, un même mouvement dynamique vers une rencontre désirée et enfin obtenue, par grâce. Fanny, la toute pauvre, la toute humble, se découvre introduite en de royales épousailles.

Les larmes et sueurs du chemin, les voici englouties, lavées, absoutes dans la surabondance d'un accueil miséricordieux, d'un pardon divin.

Se vérifie ce que Guerric avait affirmé : chacun de nous peut oser exprimer le même désir que celui qui habite Marie : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*. Le désir d'amour qui traverse toute l'histoire de l'alliance de Dieu avec son peuple, le voici exaucé en Fanny. Et par elle demeure ouverte la promesse d'un même exaucement pour chacun d'entre nous, fraternellement associés à Marie et à Fanny.

3. Poètes contemporains

Découvrant il y a quelques années l'œuvre de François Cheng, j'allais au-devant d'un nouvel étonnement. Avec cet auteur, nous entrons, certes, dans un tout autre monde poétique, marqué en particulier par sa culture d'origine. Mais au-delà de la différence de vocabulaire, de ton, de style, quelle étrange connivence, quelle surprenante parenté avec le désir de Marie... et de Fanny. Les extraits reproduits ci-dessous peuvent s'entendre de la bouche même de Marie, ou de toute autre personne humaine affrontée à la mort, mais consciente aussi de son grand désir de vie. Comme chez Guerric ou Marie Noël, le langage poétique ouvre une brèche vers un au-delà de la mort, un au-delà postulé par le désir chevillé à notre être corporel.

Moi, si proche déjà de la mort !

Moi, déjà si loin de la mort !

La mort a eu lieu ; la mort n'est plus

Plus rien ne subsiste, à part le désir

Pur désir inaccompli

Mûr désir inassouvi... Durable élan vers le désir originel

*Désir originel de la Voie
Désir originel de la vie*

*Originel désir qui du rien fit surgir le souffle
Qui du rien fit surgir l'étrange chose qu'est la vie
Qui fit surgir l'étrange chose qu'est le lien d'amour [...]*

*Éternels affamés que le moindre don met en émoi
Éternels assoiffés chérissant la moindre goutte de pluie
Plusieurs vies ne suffiraient pas pour nous apaiser ! [...]*

*Il faut avoir traversé le tout pour savoir comment vivre
Comment vivre la vraie vie, comment vraiment vivre
Re-commencer à vivre, n'est-ce pas là le vrai et seul désir ? [...]*⁴

Chacun, chacune de nous tous, frères et sœurs humains, en communion avec Marie nous pouvons chanter, nous pouvons confesser :

*La mort n'est point notre issue
Car plus grand que nous
Est notre désir, lequel rejoint
Celui du Commencement,
Désir de Vie*

*La mort n'est point notre issue
Mais elle rend unique tout d'ici :
Ces rosées qui ouvrent les fleurs du jour [...]
Ces heures irradiées de vivats, d'alléluias
Ces heures envahies de silence, d'absence
Cette soif qui jamais ne sera étanchée
Et la faim qui n'a pour terme que l'infini...*

*Fidèle compagne, la mort nous constraint
À creuser sans cesse en nous
Pour y loger songe et mémoires
À toujours creuser en nous
Le tunnel qui mène à l'air libre*

4. « Chant des âmes retrouvées », *Quand reviennent les âmes errantes*, Livre de poche, p. 115-119.

*Elle n'est point notre issue
Posant la limite
Elle nous signifie l'extrême
Exigence de la Vie,
Celle qui donne, élève
Déborde et dépasse⁵*

Nous revenons ainsi au vers de Guillevic : *C'est à des noces que je vais*. Oui, c'est à des noces que nous allons. *La mort n'est point notre issue*, notre terme. Elle s'ouvre sur une rencontre, sur l'éblouissement d'un accueil, sur des épousailles inouïes, inimaginables, mais pourtant pressenties, esquissées même, par les mots de la poésie.

Le cri de Guillevic, tout assertif, sonne comme un slogan, comme un programme. En dehors de tout contexte biblique, le poète exprime ce désir enraciné au cœur, au corps de tout humain : *c'est à des noces que je vais*. En cette brève formule, il assume et résume ce qui habite et traverse l'être de désir que nous sommes : êtres sexués, nous sommes faits pour la relation, pour la communion, pour la rencontre de l'autre, nous sommes polarisés vers l'autre, vers un au-delà de nous-mêmes, qui nous travaille et tout en même temps nous échappe et reste de l'ordre du mystère.

La Bible assume ce rêve profond de tout humain et en laisse pressentir comme un mystérieux accomplissement. Ainsi que l'évoque le frère Gilles Baudry dans son poème intitulé *Le Cantique des Cantiques* :

*Étrange. Tu as beau faire c'est toujours
par le milieu que ta Bible s'entrouvre
sur un épithalame. Entre tes mains
le cœur du Livre bat, énorme,
et la voix cristalline qui s'élève
est celle de la Sulamite :
« Avez-vous vu
celui que mon cœur aime ? »*

5. *Cinq méditations sur la mort*, p. 139.

*À la question inapaisée qui te harcèle,
en vain tu cherches autour de toi
une réponse d'amoureux.*

*Relisant de plus près, tu entrevois
soudain dans le point d'interrogation
la forme d'une clé qui chante
et tourne dans ton cœur
son rêve de serrure⁶.*

Ce langage, pétri de Bible, se révèle étonnamment proche de celui de Guillevic, qui, s'il est étranger à la foi chrétienne, se révèle pourtant lui aussi appelé, happé par un ailleurs qu'il désire de tout son être :

*Où
Nous mènera le chant
Sinon dans l'ailleurs
D'ici même
Et d'on ne sait où,
Ailleurs pressenti
Qu'il nous fait désirer ?*

*

*Entendre le chant,
C'est s'ouvrir
À l'immensité
De cette promesse
Qu'il apporte,
Fait presque toucher⁷.*

Chanter l'Assomption de Marie⁸, c'est ainsi chanter l'assomption de notre désir le plus radical, mystérieusement

6. BAUDRY GILLES, *Présent intérieur*, p. 193.

7. *Le Chant*, p. 325 et 328, dans *Art poétique*, suivi de *Le Chant*, Poésie/Gallimard, 2001.

8. Note de la rédaction : voir dans Liturgie 134 « L'Assomption de la Bienheureuse Marie selon saint Bernard » (P.-Y. EMERY) et « Quelle est celle-ci qui monte » (E. BAUDRY).

exaucé dans un *ailleurs* vers lequel nous tous, frères humains, obscurément nous marchons, un *ailleurs pressenti*, promis, se révélant à certaines heures si proche qu'il se laisse *presque toucher*. Toute créature, aussi « humble servante » soit-elle, sera assumée dans la gloire d'une reine bien-aimée. Telle est l'assomption qui nous attend, chacune, chacun.

Nos poèmes, notre liturgie, notre célébration, notre agir symbolique constituent comme un sésame qui nous ouvre la paroi et nous donne d'entrer déjà dans le royaume des noces tant attendues, tant désirées.

*Bernard-Joseph Samain, ocsO
Abbaye d'Orval*